

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis. L'étiage à 8 heures A. M.

Nouvelle-Orléans, 17 janvier 1908.

Table with columns: STATIONS, Pleine hauteur vive, pieds., Ligne de danger, Hauteur, pieds., Changements dans les dernières 24 heures.

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLBENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Carnet Mondain.

- BALS A L'OPERA. Février 3 Nérée. 10 Olympiens. 14 Paléoliens. 17 Mizar.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE. Le Drapeau du Petit Johann. Le Violon. Les Tambours de Montreuil.

AU MAROC.

La situation au Maroc se dessine de plus en plus en plus nettement, et la tâche de la France, tâche très ardue et dont l'accomplissement demandera sans doute plusieurs années, en sera d'autant facilitée.

vider tout conflit avec lui, sauf le cas d'agression, que Moulai Haïd avait lancé une proclamation dans laquelle il disait: "Les musulmans ont été unanimes à nous proclamer sultan pour que nous prenions en amis leurs intérêts et que nous rejetions l'ennemi à la mer. Nous avons répondu à leur appel en nous conformant au Coran et à nos traditions qui nous font un devoir sacré de les secourir".

Tels étaient les sentiments de Moulai Haïd après l'occupation de Casablanca, et l'on comprendra que le gouvernement français avait fait le maximum de ce qu'il pouvait faire pour le chef de la rébellion en donnant au général commandant les troupes françaises l'ordre que nous relations plus haut.

Depuis lors Moulai Haïd a déclaré qu'il n'était pas l'ennemi de la France, mais ses protestations n'ont convaincu personne. Il aurait fallu être aveugle pour croire à sa sincérité, et la meilleure preuve qu'il gardait toujours aussi vive la haine des étrangers et cherchait à tromper, c'est le fait qu'il y a deux jours il a envoyé contre les troupes françaises un de ses principaux lieutenants avec des forces considérables.

Cuiller et Fourchette.

Il semble que l'une n'aille guère sans l'autre. M. Alfred Franklin, dans un livre récent sur "La Civilisation du treizième au dix-neuvième siècle", établit cependant que la cuiller est, de beaucoup, l'ainée de la fourchette. En 1530, l'usage en était encore singulier, puisque Montaigne admirait que chez les Suisses on donnât "toujours autant de cuillères comme il y a d'hommes à table", mais depuis le moyen âge, on en mettait quelques unes à la disposition des convives qui s'en servaient à tour de rôle pour puiser le potage dans la soupière commune. La fourchette n'apparut que plus tard. Une "Contenance de la Table", rimée par un poète du quinzième siècle, engage l'enfant bien élevé à ne point torcher son nez "de la main nue de qui la viande est tenue". Et la "Civilité" de Jean Sulpice, écrite vers 1540, lui donne ces bons conseils: "N'emploie que trois doigts à prendre la viande. Ne la mets pas en bouche de chaque main. Ne laisse pas ta main trop longtemps dans le plat. On te tiendra pour vilain si tu te frotes quelque partie du corps déshonnêtement avant d'éparpiller la viande avec tes doigts".

LE DERNIER TEMOIN.

Chronique parisienne.

Un brave homme vient de mourir, pas bien loin d'être centenaire, à qui on a accordé un petit bout d'oraison funèbre, encore qu'il eût été simplement concierge de son état. Mais ceux qui ont approché de près les hommes illustres peuvent-il être tout à fait indifférents, si humbles qu'ils aient été?

Ce brave homme, qui s'appelait prosaïquement Lagoutte, avait tiré le cordon à Victor Hugo, quand le poète habitait le 37 de la rue de la Tour-d'Auvergne et il l'avait, en outre, souvent servi, avec le valet de chambre Isidore, dont il est question dans "l'Histoire d'un crime".

Mais les circonstances l'avaient mêlé à un drame politique. Cette maison de la rue de la Tour-d'Auvergne avait été, en décembre 1851, au moment du coup d'Etat, envahie par la police, venue pour arrêter Victor Hugo. Dans la mesure de ses moyens, Lagoutte avait montré son dévouement au grand homme, dont il resta jusqu'à la fin, le fanatique.

Il avait dû assister à la brutale perquisition dirigée par le commissaire de police Hivert, qui fit main basse sur les papiers du maître. Il était le dernier témoin, après cinquante-six ans, de ces heures d'attente, dont il avait gardé le souvenir très net.

dominait tout Paris, "cet autre Océan qui a sa grandeur comme l'autre". Il s'était installé au premier étage, auquel il avait imprimé le cachet de sa fantaisie. Le brave serviteur qui vient de s'éteindre pouvait seul décrire, jusqu'à ces derniers jours, "de visu", le salon d'attente aux revêtements de cuir de Cordoue doré, encadrant des panneaux de tapisserie gothique, éclairé par une fenêtre aux précieuses vitraux. Victor Hugo, en cette époque où les ameublements étaient généralement froids et sans une grande recherche de goût, avait eu, un des premiers, la passion du "bibelot".

Le catalogue de la vente de 1852, pièce rare et e-même, aujourd'hui, qui se distribue chez l'expert Manheim, 8, rue de la Paix, ferait venir l'eau à la bouche de bien des collectionneurs. Le maître du logis avait réuni nombre de fragments de boiserie antiques, des coffrets, de très anciens sièges, mais il ne s'en tenait pas au gothique, quelque goût qu'il eût, en sa qualité d'auteur de "Notre Dame de Paris", pour ce style. Il avait rassemblé des épaves de tous les siècles, miroirs, torchères, horloges, étoffes rares, lustres, faïences, tableaux, ivoires, potiches. Dans le salon, dont le meuble était recouvert de damas bleu et dont le plafond était tendu d'une immense tapisserie représentant "Télémaque", c'étaient les toiles des peintres de l'école romantique. Une glace au cadre de terre cuite, représentant quelque figure de ses romans, reflétait des portes de laque, venues du Japon, ce qui, alors, n'était pas commun.

Le 2 décembre, à huit heures du matin, Victor Hugo travaillait dans son grand lit à colonnes quand on introduisit dans sa chambre à coucher le représentant du peuple Versigny, qui lui apprit les arrestations de la nuit. Il se leva et sortit aussitôt. Sur le seuil de la porte il rencontra des ouvriers inquiets auxquels il fit jurer de défendre la République. Des barricades s'élevèrent, en effet, rue de la Tour-d'Auvergne.

Le poète a raconté de la façon la plus émouvante ses allées et venues pour l'organisation de la résistance, les réunions des représentants demeurés encore libres, les gîtes de hasard qu'il trouva pendant ces jours tragiques. Dans la nuit du 2 au 3, on était venu pour l'arrêter.

En voyant arriver le commissaire de police, le concierge Lagoutte s'était hâté de prévenir Mme Victor Hugo. Il n'avait pas voulu la quitter pendant la perquisition, et, avec le domestique Isidore, il s'était constitué son garde du corps contre les agents qui n'avaient pu se débarrasser de lui.

Le commissaire Hivert refusa d'abord de croire à l'absence de Victor Hugo, et il le chercha derrière sa porte, fouillant partout, renversant les meubles, saccageant l'appartement. C'est alors que le vieil homme qui vient de disparaître eut sa petite heure d'héroïsme, tenant tête à ces policiers exaspérés, risquant d'être arrêté, lui aussi, en leur répondant vertement.

Les recherches se poursuivaient d'une façon si inutilement violente que comme il le racontait, "la moulture lui monta au nez". Le valet de chambre Isidore, goguenard, venait d'ouvrir un tiroir de commode en disant: "Il est peut-être là..."

un peu pressé, des papiers qui n'avaient rien de politique. L'ancien concierge se piquait d'avoir ensuite guetté Victor Hugo, pour lui signaler, le premier, le danger qu'il courait. Peut-être, avec le temps, avait-il ajouté quelques détails de son cru, son imagination aidant. Cela arrive facilement aux témoins d'un événement; mais il avait gardé l'indignation de cette visite domiciliaire.

Victor Hugo ne rentra chez lui que quelques instants, pour courir de nouveau au faubourg Saint-Antoine. Il ne devait plus habiter désormais cette maison de la rue de la Tour-d'Auvergne, dont pendant le siège de Paris, qu'il passa en partie chez Paul Meuricq, avenue Fochot, il devait se retrouver le voisin.

Quand la vente de ses meubles fut annoncée, Théophile Gautier, courageusement pour un homme qui ne faisait pas d'opposition au nouveau régime, demanda qu'ils fussent achetés par une souscription publique; mais le moment n'était pas favorable à cette proposition.

On sait que Victor Hugo était resté à Paris jusqu'au 12 décembre. La défaite de la liberté eût consommé. "Les vaincus, dit-il, devinrent les proscrits." Il n'y avait plus qu'à tenter de quitter Paris. Après une dernière entrevue avec Jules Favre et Michel de Bourges, il revêtit une blouse, et partit pour la Belgique. Son beau frère, Victor Foucher, lui avait procuré des papiers au nom d'un ouvrier, avec lesquels il put passer la frontière. L'année suivante, c'était un autre exilé - le duc de Belgique, - et il gagnait Jersey.

Toute cette poignante histoire est bien loin de nous. Et l'évoquer à la nouvelle de la mort de cet humble, qui avait servi Victor Hugo avant la proscription. Il avait cependant une chose sur le cœur. Hugo, dans ses récits, a bien rendu justice à sa bonne volonté, mais il ne l'a désigné qu'en l'appelant "le portier".

— Ah! disait-il, s'il m'avait seulement nommé par mon nom, j'aurais pu prétendre à l'histoire!

THEATRES.

TULANE.

La jolie comédie musicale que donne le Tulane est on ne peut plus amusante, et les chansons qui y sont intercalées sont devenues, comme on pouvait s'y attendre, énormément populaires.

ORPHEUM.

Il y a toujours foule à l'Orpheum, où se donne le plus intéressant, le plus amusant spectacle de vaudeville qu'on puisse imaginer. Aussi la vogue de ce théâtre est-elle grande depuis le commencement de la saison.

CRESCENT.

La troupe qui joue "Little Johnny Jones", une comédie musicale de Geo. W. Cohan, au Crescent a conquis les sympathies du public, et il y aura foule au

jour d'hui, en matinée et le soir, pour l'applaudir.

Demain débute une troupe qui a obtenu d'immenses succès dans le drame bien connu "Ch'ckers".

OPERA.

Ce soir les amateurs de chant, si nombreux en notre ville, auront une nouvelle occasion d'entendre Mme Adeline Padovani, la grande diva dont le succès va toujours croissant, dans le rôle de Violetta de "La Traviata".

Mme Padovani excelle dans tous les rôles qui lui sont confiés, mais elle triomphe véritablement dans celui de Violetta. Aussi n'est-elle pas douteux qu'il y aura une bonne chambre pour l'applaudir.

SHUBERT.

La série des représentations de "A Contented Woman" au Shubert se termine aujourd'hui par une matinée et une soirée.

Cette belle pièce de Hoyt a obtenu ici le succès qu'elle méritait, et la troupe, qui l'a interprétée, a fait preuve d'autant de talent que de conscience artistique.

JARDIN D'HIVER.

Le charmant opéra comique que chante et joue avec autant de brio que d'entrain la troupe du Jardin d'Hiver a plus toute la semaine autant que les saisons précédentes, et c'est par des salles bien garnies que les artistes ont été applaudis.

Pour demain soir "Boccaccio" est à l'affiche, et dans cette pièce débiteront deux nouvelles recrues de la troupe Miss Laura Millard, contralto, et M. Karl Stall, baryton.

La santé de Pie X.

Rome, 17 janvier.—Par suite d'une nouvelle attaque de goutte le Pape s'est vu, à son grand regret, dans l'obligation de supprimer temporairement ses audiences. Son médecin privé, le Dr Petacci l'a visité ce matin et lui a ordonné de garder le lit ce à quoi le malade a consenti.

Ouverture du parlement suédois.

Stockholm, Suède, 17 janvier.—Le Parlement suédois a été ouvert aujourd'hui, par le roi Gustave V.

La cérémonie qui a duré plus d'une heure a été imposante.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 29 Commencé le 21 nov. 1907

NOEL TRAGIQUE.

GRAND ROMAN INEDIT.

PAR HENRI DEMESSE

TROISIEME PARTIE.

LA JOIE D'AIMER

XIII

LA CRISE

—Marie qui était allé porter le

collier du cheval chez le sellier, vient de rentrer... Il a entendu dire que François Louvan est au plus mal... On a envoyé chercher d'urgence, le docteur Fayen, à Anray... Le garçon qui est parti en voiture a mission de ramener le docteur à Loomariaque, cette nuit même... Un moment, Mélie, effrayée, a été prête à se précipiter vers son mari... Il délire... On assure que, cette fois, c'est la fin... Mélie s'alarme trop vite... François s'en tirera... Pendant les jours pluvieux, et froids, que nous avons passés, il sera comme nous quelque imprudence, qui serait fatale pour un autre, moins robuste... D'oh, un gros accès de fièvre... Mais il n'y a rien à craindre... c'est probable... Malgré la répugnance que j'éprouverais à me trouver à son chevet, je me rendrais chez lui, et Mélie me faisait appeler... —Tu songerais cet homme?... —Sans doute... —Toi?... —Le médecin doit son aide à tous... Un silence... Mme Daroc était troublée, énermée, plus encore que de coutume... —Ab! Comme j'ai souffert quand j'ai vu que Robert, pour payer la dette de Keruic, est entré dans la "maison maudite"!

présence de cet homme, qui a fait, de nous tous, des victimes!... Vous autres, hommes, vous oubliez plus aisément que nous! —Par raison... —Je ne comprends pas... —La force qui nous régit nous montre, chaque jour, qu'hier ne compte plus, et que demain, seul, importe... —Je souffrirai aujourd'hui comme je souffrirai demain, et tous les jours, de la blessure qui m'a été faite il y a longtemps, déjà... Pas un jour ne s'est passé, depuis, sans qu'elle saigne à mon cœur meurtri... —Les souffrances des êtres ne sont rien devant l'effort, incessant, de la nature, qui poursuit son œuvre de vie, contre tout et tous, avec l'indifférence de ce qui est passager pour ce qui est d'ordre inférieur ou d'intérêt égoïste... —C'est de la philosophie!... —C'est de la sagesse... —Belle sagesse qui conduit à l'oubli!... —Non à l'oubli... à la réalisation!... —Je ne peux pas me résigner... —Soit!... Mais, encore une fois, tu ne saurais enrayer, à ton unique profit, l'œuvre qui s'accomplit. Le temps efface, détruit tout, et réédifie. C'est la loi... Nos souffrances, nos regrets, comme nos joies disparaissent, pour faire place aux souffrances, aux regrets, aux joies d'autres êtres... Nous n'y pouvons rien... —C'est pour cela que le sage, faisant bon marché de sa personnalité, s'efforce de se fondre dans l'ambiance universelle, se dit qu'il n'est rien devant l'éternité des choses, et que, si l'effort est utile pour améliorer, par la bonté, le sort des créatures d'aujourd'hui et de demain, il n'y a que la résignation contre les souffrances des âmes de ceux d'aujourd'hui et qui constituent l'irréparable... —Oh! dire que je suis anglo-saxon... que je suis venue ici pour que tu me réconfortes... et que, loin de trouver, de par toi, cette aide dont j'ai besoin, tu me fais souffrir davantage encore avec ta philosophie, qui est la négation des sentiments les plus chers de la créature humaine, de ces sentiments qui la font vivre, et sans lesquels elle ne serait qu'une poussière animée par hasard, vivant pour se reproduire, et disparaissant dès qu'elle est inutile à la création, sans qu'il reste rien d'elle... Nous avons une âme que la divinité a mise en nous, je le crois fermement, en lui imposant des devoirs et en lui dictant ses responsabilités... C'est parce que j'en ai conscience que je souffre et ne me résignerai jamais!... —Bonne-moi... Sois calme, et attentive aussi, j'en prie!... —Veux-tu?... —Parle!

—Je t'ai dit tout à l'heure que j'étais sûr de te voir cette nuit, et pour cause!... C'est pour me préparer à te répondre que j'ai appelé d'abord à la rescousse toute ma... philosophie, comme tu dis. Crois-tu donc que je ne me suis pas aperçu que tu souffrais?... Et crois-tu que je ne me suis pas rendu compte aussi des motifs de ta souffrance?... Pour cela, il m'était pas besoin d'être observateur vigilant. En vérité, tu traverses la crise, souvent douloureuse, que subissent les mères à l'heure où leur enfant se prépare à construire son nid... Oh! ne te trouble pas. Encore une fois, écoute moi jusqu'au bout... N'est-ce pas venu chercher près de moi un réconfort? Je te le donnerai, j'espère... —Parle... —Tu as la certitude que Robert est amoureux... Et tu as raison... Encore un qui ne sait guère dissimuler et qui livre, sans qu'il s'en doute même, son secret à chaque heure de la journée... —Or, bien pareille à toutes les mères, tu es affligée à cette idée que ton fils que tu croyais à toi rien qu'à toi, pour toujours, peut aimer une autre femme qui, tu le sens bien, va prendre, à prix de la première place en son cœur, plein jusqu'en la tête... —Je proteste... Tu te trompes... —Tu es jalouse... L'autre

est une rivale... Elle te prend ton fils... Elle est la jennesse... le demain, l'avenir... Tu es hier, le passé... Tu hais, sans oser te l'avouer, celle qui va te remplacer... Il te semble qu'elle te pousse... Et tu t'effares à la pensée qu'il faudra l'effacer, disparaître devant elle, qui se montre dans sa gloire, fière de l'amour qu'elle porte et qu'elle inspire... —Non!... —C'est pour cela que je t'ai prêché la résignation, qui est la vraie sagesse... Tu as perdu les joies de la fille quand nos parents sont morts... tu as connu les joies de l'épouse... et de la mère... Tu les as perdues, de même... Tu connais les joies de la grand-mère... et tu disparaîtras... Je te le répète, c'est la loi... Il faut s'y soumettre; oublier à demain... bien qu'il nous promette notre fin... C'est quelque chose d'avoir passé, vécu, d'avoir accompli, selon ses forces, et ses moyens, œuvre utile, et d'avoir fait souche vigoureuse, qui portera, à son tour, fleurs et fruits... —Tu te trompes... Mon égoïsme, ici, n'est point en cause... —Je devine ce que tu vas me dire... —Loin d'être jalouse de celle que mon fils aime, je me sens capable de la charité... Seule-

ment... —Seulement... —A la condition qu'elle soit digne de lui, en tous points... —Naturellement... —Et digne aussi de nous... —De nous?... —Sans doute... —Explique toi mieux?... —Tu croyais avoir deviné ce que j'allais te dire... —Tu veux dire que celle que Robert aime n'est pas digne de lui ni de nous?... —Oui... —Ce n'est pas mon avis... Hélène Louvan est une jeune fille exquise... Sans parler de sa beauté, de sa grâce, de l'agrément, du charme rares qui la parent, on peut proclamer que c'est une créature exceptionnellement dotée, et d'une intelligence supérieure... —De plus, elle est instruite... De plus, elle a des idées larges, avancées, même, ce qui ne me surprend pas, à notre époque, c'est des femmes surtout que la société a besoin... Les hommes supérieurs abondent... Les femmes! —entends les vrais femmes—manquent... —Enfin, sans être riche, elle est, je crois, dans une excellente situation de fortune... très égale à la nôtre et suffisante pour que le jeune couple vive, sinon dans la richesse, au moins à l'abri de tout souci d'argent... —Une oncle entre Robert et Hélène s'appellerait sur cette base